

L'ange et les pervers, de Lucie Delarue-Mardrus:

texto original

1

Il a rêvé souvent que sa mère, ou plutôt la bête aveugle qui agit en nous indépendamment de notre esprit, a dû, lorsqu'elle le portait, préméditer des jumeaux, car, depuis l'âge où l'humain entre dans l'angoisse de l'âme, son instinct lui a fait sentir à ses côtés un mystérieux second lui-même.

La fine dame aux yeux réticents, macérée dans la distinction et la raideur de sa race, voulut elle-même, dès le berceau, soigner la créature souffreteuse qu'elle avait mise au monde. Elle ne laissa jamais son enfant, même pour une minute, à des mains subalternes. On ne voit guère cela chez les Anglo-Saxonnes, surtout de haute classe. Plus tard, elle continua de le baigner, habiller, amuser, coucher sans l'aide d'aucune nurse. Ce fut d'elle qu'il apprit ses premières prières, en même temps qu'à lire, écrire et compter en anglais et en français.

Cela supposerait, du moins en France, la tendresse la plus exaltée entre mère et fils. Mais le baiser sec dont chaque matin le bambin était accueilli, chaque soir congédié, suffisait à maintenir terriblement les distances. Glacial protocole à l'heure de la récréation :

— Jouez !... ordonnait Mme de Valdeclare.

Et si parfois elle condescendait, les jours de pluie, à quelque partie de jeu d'oie, nulle familiarité n'accompagnait cette distraction.

Il est fort à croire que le père, homme taciturne et dur, exigea toujours de sa femme, et non sans la terroriser, un tel système d'éducation. Visiblement il fuyait son unique rejeton auquel il inspirait l'effroi le plus monstrueux. Un étranger hostile n'eût pas eu pour le pauvre petit des yeux aussi malveillants.

Emmené certains jours dans l'auto dont usait Hervin de Valdeclare pour visiter ses fermes et parfois pousser seul jusqu'à Paris (où l'attiraient des notaires), l'enfant, à travers d'innombrables plaines de betteraves que nul ne songerait à regarder, se cramponnait à sa mère et baissait obstinément la tête pour ne pas voir le visage du gentilhomme à longues moustaches dont il était le fils.

Le premier abbé qui parut au château, ramené de Paris lors d'un court voyage d'affaires, fut un vieux prêtre rogue dont la présence accentua ce régime auquel était soumis le gamin le plus doux de la terre.

Amen. Tous les parents sont guindés et soupçonneux, tous les abbés édentés et rébarbatifs, tous les enfants traités en prisonniers coupables.

Délicat et résistant, le petit alternait entre le lit et la salle d'étude, rattrapait en trois jours un mois de maladie, et l'on devait parfois refréner l'avidité fiévreuse avec laquelle il apprenait ses leçons et faisait ses devoirs, alors qu'à d'autres moments sa paresse lui valait des punitions.

Implacablement éloigné des autres enfants, il n'alla même pas au catéchisme quand le temps fut venu, mais reçut de l'abbé le pieux enseignement. Il n'avait pas le droit de parler aux domestiques. Il ne jouait pas sans être surveillé. Le règne du vieux prêtre n'abolit pas cette garde jalouse. Silencieuse, la mince Anglaise assistait à chaque leçon, accompagnait chaque promenade. Et, la nuit, le garçonnet dormait dans une petite chambre contiguë à la sienne.

Privé de toute intimité avec les personnages refoulés qui entouraient sa vie, nourri de travail, de froideur et d'énigme, c'était vers le vide qu'il dirigeait, pleins des interrogations saugrenues de l'enfance, ses grands yeux où trois couleurs claires, disposées en rosace, recevaient l'ombre des arcades sourcilières, légère proéminence d'un front riche d'intellectualité.

Dévoré de pâleur, les mains maigres, il portait, sur toute sa gracile personne, cette sorte de pathétique qui fait la beauté des infirmes.

« Mother », disait-il. *Maman* eût été trop doux pour ce petit qu'on n'aimait pas.

Personne ne le tutoyait. Pas de chien. Pas de chat. Il n'avait pour ami que le Sosie non créé qui l'obsédait et lui manquait à la fois, démon familial d'un être inquiet et inquietant.

Puisqu'il ne restait jamais seul, c'était seulement à l'heure de préparer ses cours pour le prêtre ou dans son lit qu'il appelait la présence de son fantôme.

Nous oublions beaucoup de nos rêves des premières années, et personne n'est là pour les enregistrer à temps. L'invention chimérique de tous les enfants, surtout de certains, fournirait des chefs-d'œuvre de poésie ou de fantastique à qui saurait les écrire dans une langue assez proche de leur conception.

Le petit de Valdeclare baissait hypocritement les yeux sur sa page, et, muet, causait avec l'autre muet, son frère invisible. Les jeux qu'il imaginait tourbillonnaient dans son esprit, véritables créations où le génie de cet âge débordait. Il y avait des effusions, des querelles et des lyrismes en songe qui faisaient passer sur sa figure absorbée de telles expressions qu'alors, presque effrayée, s'élevait la voix de sa mère :

— What is the matter, Marion?

Elle prononçait *Mârrionn* ce nom anglais qui sert pour les deux sexes. Le petit

tressaillait, réveillé en sursaut comme lorsqu'on dort.

[...]

2

[...]

— Vous êtes certainement la femme la plus mystérieuse que je connaisse, Marion...

— Peut-être...

— Vous êtes belle et jeune, et vous ne voulez pas de l'amour. Vous avez du génie et vous ne voulez pas qu'on le sache. Quant à votre vie, personne ne se doute de ce qu'elle est. Il y a quatre ans que je vous connais et j'ignore tout de vous - sauf l'essentiel, ajouta-t-elle avec son plus joli sourire.

— L'essentiel !... répéta Marion, rêveuse.

— Oui... Je sais que vous aimez la musique, les arts, la beauté, l'indépendance, que vous avez tout lu, tout étudié, que vous savez tout, que vous pouvez tant de choses... Je sais que vous êtes amère, triste...

— Non. Je me suis inventé un bonheur sans humains, voilà tout.

— Un bonheur qui vous a fait cette bouche désolée...

Marion se remit debout d'un bond.

— Ça, c'est une autre histoire !

Le petit feutre s'enfonça sur la chevelure luisante, le tailleur disparut sous le manteau de drap coupé comme un pardessus d'homme.

— Laurette, je vous ai entendue dire tantôt que vous dîniez dehors et qu'on vous attendait très tôt. Je vous intéresse en effet beaucoup, puisque vous n'avez pas encore regardé toutes les portes avec votre envie de vous évaporer en biais. Car vous êtes terriblement Américaine, malgré vos airs de n'être de nulle part. Vingt-cinq rendez-vous dans tous les quartiers de Paris à la même heure, sans compter cinq minutes au théâtre et un quart d'heure au concert, la bougeotte maladive, quoi! qui vous vient des paquebots, des trains et des hôtels où vous avez trimbalé trop tôt, comme tous les petits Yankees trop riches.

Laurette fit entendre son bon rire qui semble la mettre en état d'innocence.

Quand elle se fut amusée assez à ses propres dépens, caressante, persuasive:

— Marion ! Si vous voulez rester avec moi, je n'irai pas à ce dîner, et je ne saurai même pas qu'on m'y attend.

— Non !

3

À ce *non* sans réplique, Laurette fut doucement debout dans les blancheurs de sa robe d'intérieur. Elle tendit la main pour le shakehands froid de son pays. Déjà ses yeux regardaient la sonnette pendue au-dessus de son lit. Puisque Marion ne voulait pas rester, elle se sentait subitement très en retard; car, quelle qu'elle soit, une Américaine n'oublie jamais l'heure.

À grands pas, sans se retourner, la grande fille rauque était déjà sortie.

3

La grande fille rauque siffle un taxi perdu dans les solitudes du Neuilly qui touche à la Seine. Le temps d'aller à l'adresse qu'elle a donnée permettra deux cigarettes au moins.

Elle s'installe dans le coin de la voiture, allume, et se laisse cahoter en songeant.

Dans une petite rue de la rive gauche, tortueux dragon du Moyen Âge, l'attend le plaisir de retrouver sa pauvre garçonnière. Personne n'y entre jamais que la concierge pour le ménage et y préparer quelque repas froid qui sera pris solitairement à n'importe quelle heure.

— Ma vie... pense Marion.

Son ricanement s'étouffe vite, même quand il n'y a personne pour l'entendre.

Un peu avant d'arriver, elle prend dans son petit sac le tube de vaseline qui lui sert à retirer son fard. Ce travail fait, elle referme le sac et l'enfouit dans la poche de son pardessus. À sa porte, le taxi payé, trois étages sont à grimper. La maison ne monte pas plus haut. En passant, un coup d'œil à la loge de la concierge, située à l'entresol. Enfin la clé fouille la serrure. La voilà chez elle.

Le voilà chez lui.

*

Il fallut seulement quelques gestes, la mode féminine actuelle prêtant à cette sorte de transformation. Le temps de remplacer sa jupe courte par un pantalon long, et Marion, fille de trente ans, redevint l'éphèbe éternel qu'elle était.

Un soupir de soulagement délivra sa poitrine. Quand on a reçu l'éducation d'un garçon, il est difficile, même avec plusieurs années d'habitude, de se sentir à l'aise sous l'aspect d'une femme.

Un coup de peigne dans le casque collant de la chevelure lui refait ses boucles, et, de nouveau, c'est, se regardant dans la glace, le séraphin inspiré de jadis.

Le petit de Valdeclare est presque aussi particulier comme adolescent que miss Hervin comme demoiselle.

Ce jumeau de l'enfance était donc une sœur aînée. C'est une vraie chance de porter un nom qui peut se dédoubler.

— J'ai le temps de dîner et même de travailler un peu... se dit Marion en s'attablant devant la maigre charcuterie préparée.

Tout en mangeant sans appétit, l'étrange personnage tourne les pages d'un vieux livre doré. Les livres sont le seul luxe de son logis misérable, grand luxe, en vérité. Un rude lit-divan dans un coin, une grande table de travail, bois blanc peint, sur le bout de laquelle il dîne, deux chaises de paille, un fauteuil de cuir, une commode Louis XVI, et toute l'étroite chambre est remplie. Le radiateur à gaz semble y prendre une place énorme. Mais on ne sait pas de quel papier sont tendus les murs, car les belles reliures montent partout du plancher au plafond, comme dans certaines bibliothèques franciscaines. À côté, un débarras, une ombre de cuisine, c'est tout.

Le modeste appartement de miss Hervin, dans le XVI^e, a tout de même un peu plus d'élégance.

Marion lit et oublie son dîner. Il oublie aussi qu'il fait froid et que le gaz n'est pas allumé. Son unique ampoule électrique l'éclaire mal. Les documents qu'il cherche dans son livre sont à peu près au complet et composent un dossier posé sur la table avec bien d'autres piles de papiers. Un crayon à la main, il souligne les passages qui lui serviront. Il s'agit d'un livret en vers dont l'action se passe sous le Directoire. Le jeune Valdeclare est de ceux qui travaillent dans l'ombre pour de vieux noms connus, et qui vivent amèrement de ce labeur injuste. Son œuvre est déjà considérable. Il a préparé les conférences mondaines d'un avocat célèbre (car il a fait son droit), collaboré pour plus de la moitié à des pièces à succès, fourni la matière de deux volumes d'histoire, rédigé les mémoires d'un riche aristocrate. La petite fortune laissée par son père ne pouvait suffire. Il a d'abord été *la* sténodactylo d'un directeur de journal, puis *le* secrétaire d'un homme de théâtre, a fabriqué des échos pour des quotidiens, pris des interviews. Ce cerveau à tout faire connaît à fond les cuisines littéraires et trouve des employeurs dans bien des domaines. Marion se console de son monstrueux anonymat par l'indépendance achetée ainsi, - l'indépendance de sa vie double.

À ceux qui l'auraient vu sous ses deux formes, il est prêt à raconter : « Oui, c'est ma sœur aînée », - ou bien : « C'est mon jeune frère. Nous nous ressemblons beaucoup, mais nous ne nous voyons plus. Nous sommes brouillés à mort. »

La voix, malheureusement, ne peut se modifier, et resterait pour les deux la même tyrolienne déconcertante.

— Neuf heures... chuchote Marion en refermant son livre.

Il se lève, s'entoure de son cache-col, met son pardessus, coiffe son feutre et s'en va.

*

L'atelier de Julien Midalge s'ouvrit comme une cloche de tiédeur au mince visiteur nocturne. Après sa course dans l'hiver pluvieux, s'offraient la lumière, les fleurs, le bruit des voix, une charmante fête. Aller à pied, même pour un si petit parcours, affectait sa délicatesse maladive.

— Voilà Mario !... s'écria Julien Midalge.

Il fit les présentations. Les premiers mots s'échangèrent. Les quatre invités parlaient tous de la même façon, du bout des lèvres, l'air exténué. Deux d'entre eux avaient les yeux trop brillants pour n'être pas légèrement maquillés, et les joues des quatre étaient visiblement poudrées. Seul Julien, homme de quarante-cinq ans, arborait bravement son teint naturel, jaune d'opium. Un gros nez luisant, des petits yeux noirs, des paupières bouffies, un crâne chauve n'empêchaient pas son maniérisme de singer celui des autres, ou peut-être étaient-ce les autres qui le copiaient. Il portait un pyjama vert, fleuri d'arabesques violettes, un bracelet d'or au poignet. L'ensemble était d'un parfait clown. Cependant, au bout d'un moment, les jeunes gens le complimentèrent.

— Cher, quelle merveille !... dit l'un en tâtant l'étoffe.

— Il n'y a que lui !... fit le second.

Le troisième :

— Par qui faites-vous faire vos pyjamas ?

Le quatrième :

— Vous savez bien qu'il ne donne jamais ses adresses !

Marion seul se taisait, furtivement observé. Ses prunelles, rosaces bleues dans l'ombre, sa pâleur précieuse, sa bouche désespérée, avaient tout de suite fait leur effet. Maintenant, au gré des divans et fauteuils, assis ou allongés dans la lumière diffuse, entre des bouquets exquisement composés, ayant pour centre le guéridon qui portait les biscuits et le porto, leur discussion s'animait. Des noms de chemisiers passèrent, puis des noms de bottiers et de chapeliers. Les exclamations se mêlaient. Ils tenaient à bavarder tous à la fois comme les femmes lancées sur l'article chiffons. Il n'y avait que deux étrangers, mais les trois Français parlaient avec un petit accent, celui que les snobs de Paris ont inventé pour se donner l'air cosmopolite.

Perdu dans sa fumée, on ne savait si Marion écoutait ce verbiage. C'était pourtant pour lui qu'on se donnait tant de peine. Quand une rosserie éclatait, tous les regards se tournaient vers lui, qui ne souriait même pas.

— M. de Valdeclare est triste... remarqua celui qu'on appelait Totote.

— Non !... répliqua Midalge. Il est rêveur. C'est autre chose.

— Vraiment, dit Emilio, l'Argentin, en ondulant sur son fauteuil, je ne pourrais pas imaginer autrement le poète romantique.

— N'est-ce pas ?... accentua celui qui, si blond, si rose, si transparent, était l'image même de la Scandinavie. Je me faisais justement la même réflexion.

— Pourtant je ne suis pas poète... ricana Marion, et romantique encore moins !

[...]

Exaltés et pédants, ils discutèrent musique, avec des « C'est monstrueux ! », « C'est formidable ! », avec des « Ça a un côté falot », et force termes techniques.

Marion respira. La peinture allait suivre, puis la littérature, puis les petits potins. De temps en temps il dirait un mot par politesse, mais surtout écouterait, ivre d'ironie et de tristesse. À demi couché sur le divan parmi des coussins d'or, il était bien. Sa poche était pleine de cigarettes ; il avait chaud. Cette impression de devenir invisible qu'il connaissait parfois commençait à l'envahir. Le caquet d'autrui l'empêchait de penser. C'était presque aussi doux que le néant, une sorte de sommeil illustré de voix et de gestes humains, - un moment d'oubli.

Cependant le petit brun, silencieux, ne cessait de le regarder, assez touchant de ferveur muette, de curiosité hypnotisée, adolescent illuminé par le commencement d'un roman dont son imagination ferait seule les frais, illusion, jeunesse, - tragique jeunesse.

— Pauvre gosse !... pensa Marion.

Mais jamais il ne dirigea vers sa victime son regard insexué d'archange.

*

Minuit. Les cigarettes font flotter des phantasmes au-dessus des têtes, les verres brillent dans les mains, les fleurs parfument suavement. Avec des intonations recherchées où passe parfois une émotion vraie, avec des mensonges et des persiflages, ces messieurs, réunis en cercle, se sont mis enfin à parler d'amour.

Delarue-Mardrus, L. (2025). *L'ange et les pervers*. Gallimard.